

Geoffrey Lowe (A Constructed World)

Un monde construit nécessairement n'est pas un monde établi
La fatalité d'une table n'est pas d'être ronde mais de soutenir la promesse d'être pleine
Les habitudes, les escaliers, les portes de maison qui disparaissent laissent une odeur de rose
La nostalgie est ce qui le convainc le témoin car les événements réels du passé ont été oubliés
J'incarne la personne qui passe la porte
Ce sont toujours les autres qui se souviennent, et moi qui épingle des couleurs, des odeurs, des parties
d'animaux
J'incarne la personne qui prend place sur le siège inoccupé
Bleu n'est pas une couleur c'est une obsession
Un monde bleu est un monde démesuré toujours
Aucun instrument pour mesurer la couleur à ses endroits heurtés

Comme Geoffrey aime le bleu il porte des habits bleus et nous sommes tous si curieux en le rencontrant de savoir ce qu'il y a entre Geoffrey et le bleu. L'histoire de ce qu'il se passe entre le bleu et Geoffrey se passe à différents endroits de la personne de Geoffrey qui passe, qui arrive, qui est, préfère, voit, qui laisse, plus ou moins derrière lui, flotter du bleu dans les escaliers. Peut-être que c'est intime ce qu'il se passe entre le bleu et Geoffrey, et peut-être qu'il ne se passe rien mais qu'il y a, décidément, il y a quelque-chose. Il y a des choses et des êtres quelque-part qu'on aime et peut-être qu'on ne peut pas choisir ce que l'on aime, après tout. Après notre rencontre avec Geoffrey j'ai découvert tout à fait par hasard « Bluets », un livre de poèmes de Maggie Nelson que j'ai tout de suite trouvé très beau. Ce livre est comme une collection des états du bleu, le bleu à l'état d'objet, de matière, de mot, d'idée, le bleu solide, liquide, élastique, mangeable, discret, violent, immuable. Peut-être qu'il est possible de tout faire et de tout dire avec le bleu, au fond, peut-être que le monde est bleu. Et elle dit aussi une chose très intéressante, elle dit combien il est difficile de mesurer les couleurs, qu'il n'existe pas de « thermomètre de la couleur », comment cela serait-il possible quand « la connaissance de la couleur reste une chose contingente à la perception individuelle ? » Et elle raconte l'histoire d'Horace Bénédicte de Saussure qui inventa en 1789 un instrument qu'il appela le cyanomètre et par lequel il espérait pouvoir mesurer le bleu du ciel. En pointant le cyanomètre vers une direction précise du ciel, il était possible de dire que l'intensité du bleu du ciel correspondait à 41° sur le cyanomètre. Mais qu'est-ce que cela peut-il bien vouloir dire ?

Partout et toujours il y a eu des personnes qui pensaient savoir et d'autres qui pensaient ne pas savoir, ainsi ces personnes pouvaient se rencontrer et dialoguer, échanger ce qui était su contre ce qui n'était pas su et inversement, peut-être même jusqu'à créer un domaine des savoirs et un domaine des non savoirs. Et comment de telles personnes pouvaient se rencontrer à l'intérieur du monde ? Et quels sont les lieux où elles pouvaient s'attendre l'une l'autre ?

Lorsque nous avons rencontré Geoffrey il a déclaré, très vite il en est venu à nous dire que la seule chose dont il pouvait être sûr c'était qu'il ne savait pas. Mais Geoffrey se souvient. Il raconte combien il était difficile en Australie qui est le pays où il a grandi, combien il était difficile dans les années soixante-dix de se procurer certains livres qui circulaient pourtant ailleurs dans le monde. Il fallait attendre, attendre tellement de temps pour pouvoir avoir un livre qui l'intéressait, un livre dont il aurait simplement besoin ou un livre qu'il voudrait tellement, il fallait l'attendre au port, il fallait attendre que la mer amène les livres qui n'arrivaient que par bateau, il fallait être patient et laisser aller les livres au bon vouloir des flots. Chose étrange, il y avait beaucoup de livres sur Jackson Pollock. Dans les universités et les écoles d'art il y avait ces livres partout sur l'expressionnisme abstrait qui inondaient les esprits et l'imaginaire. Peut-être qu'il était impensable de ne pas savoir, au moins, ne serait-ce qu'avoir accès à l'expressionnisme abstrait américain pour des australiens des années 70, c'était le minimum. Alors certains livres étaient lus et relus tandis que d'autres étaient très attendus, enfin d'autres dont on

ignorait tellement l'existence. C'est embêtant peut-être et certainement frustrant à la fois quelle belle histoire avec les livres et la mer j'ai pensé, quelle belle histoire que le fait de vivre sur une île.

Geoffrey a dit que les gens de son île étaient des fétichistes, fétichistes avec les livres et avec tout ce qui concerne la culture, l'information et la connaissance en général. « Fétichisme de la connaissance », quelque-chose comme ça. Aujourd'hui, nous pourrions avoir l'impression que notre époque, notre époque si nous pouvons encore donner ensemble un nom au temps et au paysage dans lequel nous vivons, notre sentiment d'époque pourrait se nourrir de l'impression que la culture et la connaissance sont devenues des choses essentielles et essentiellement disponibles. Et pourtant tout n'est pas disponible, notre époque ne saurait contenir et célébrer tout à la fois des époques et des paysages d'ailleurs et d'autrefois. Cependant notre époque c'est aussi cela, cette difficulté d'envisager la connaissance et la culture comme étant d'une part des choses qui seraient éventuellement indisponibles, d'autre part comme étant des rythmes et non des flux.

Le rythme est une forme différente du flux, les vagues et le courant sont des choses différentes, elles ne sont pas contradictoires mais, elles ne participent pas de la même manière au caractère de l'eau. Et il paraît si compliqué, si impensable aujourd'hui de voir les choses autrement qu'en terme de flux, et il paraît de plus en plus difficile de regarder les choses comme étant des formes. Comme étant des rythmes, comme étant des formes comme étant des rythmes, comme étant des formes. Mais toujours il y a des formes, des noms, des faits qui arrivent et qui vont, vont tout près se perdre dans le flux. J'ai demandé à Geoffrey s'il pensait que ce qu'il ne savait pas avait un lien avec son ignorance. Je veux dire qu'ignorer ce qu'est la neige et ne pas savoir nager sont deux choses différentes. Et pour expliquer cela à Geoffrey j'ai raconté une expérience faite un jour au bord d'une rivière, alors que j'observais le flux de l'eau s'écoulant dans un sens. L'expérience consistait simplement à observer ce qu'il se passait à différents endroits de là où cela se passait dans le but de comprendre, au juste, pourquoi l'eau allait dans une direction et pas une autre. Et j'ai compris qu'avec ce que je possédais et la meilleure volonté du monde, je pourrais passer autant de temps que je voulais à observer cette rivière, je ne comprendrais pas pour autant le courant. Je me suis donc simplement baignée.

Je me souviens maintenant de cette phrase de Gertrude Stein qui dit en parlant de ses contemporains que « presque tous, nous sommes pratiquement presque persuadés que nous nous intéressons à quelque-chose d'intéressant. » Si cela est possible et vrai, peut-être est-ce encore le cas. Aujourd'hui nous pouvons entendre tellement de choses au sujet de tout ce qu'il serait bon de savoir. Beaucoup d'entre nous sont peut-être persuadés de s'intéresser aux bonnes choses, à ce qu'il est bon de savoir. Des choses intéressantes. Mais il n'est pas dit que nous sachions beaucoup de choses et que nous nous préoccupions vraiment de la manière dont nous les savons. Geoffrey dit ne pas savoir, pense ne pas savoir, essaye peut-être même de continuer à ne pas savoir. Pourtant Geoffrey se souvient. Geoffrey s'indigne, s'offusque du résultat des élections américaines. Je me souviens des mains bleues par le froid de Geoffrey alors qu'il y a tellement d'autres choses et d'autres personnes à se souvenir. Les veines où passe un petit peu de Geoffrey.

Une des choses essentielles et inoubliables dont je n'ai pas encore parlé, c'est la manière dont Geoffrey utilise si peu la première personne du singulier lorsqu'il parle. Je fais ici le portrait de Geoffrey Lowe sans Jacqueline Riva, et sans toutes les autres personnes avec qui Geoffrey, d'ordinaire, aime travailler. Le projet A Constructed World est une des raisons pour lesquelles nous avons invité Geoffrey à venir parler. Ainsi Geoffrey est venu avec des choses à nous dire à ce sujet, des choses peut-être qu'il voulait vraiment nous dire, il a sorti un papier de sa poche et nous a lu une phrase qui disait : « I propose that it has become literally unthinkable to do good work in any interesting field with the premises of individualism, methodological individualism and human exceptionism. » Et je pense que nous étions tous très contents d'entendre cette phrase de Donna Haraway, vraiment, peut-être aussi parce que si nous nous sommes réunis ici, c'est parce que nous aimons faire des choses ensemble. Il y a cette idée très

répondue que si l'on est artiste il paraît difficile de faire des choses sans jouir pleinement de la responsabilité, du mérite et de la propriété de ses œuvres. Il paraîtrait difficile de s'envisager avec d'autres artistes ou parmi d'autres penseurs, un petit peu comme dans un laboratoire, à travailler parallèlement à l'élaboration d'une chose qui paradoxalement n'appartiendrait à personne. Cependant nous sommes familiers de l'existence d'un milieu que l'on nomme monde de l'art. Et nous désirons en faire partie, le désirons-nous ? Geoffrey a dit qu'une des choses les plus intéressantes à la fois des plus préoccupantes en art était le désir. Pouvons-nous, sommes-nous capables de désirer des formes qui ne soient pas soumises au pouvoir de la réification ? Et le désir est-il quelque-chose que *nous* pourrions partager ? Geoffrey dit que l'art serait plus intéressant s'il pouvait être un espace, un monde où nous pourrions partager nos désirs.